

Les Exilés de la terre, ill. G. Roux, Hetzel

LECTURE ANACHRONIQUE

LES EXILÉS DE LA TERRE

d'André Laurie

par Francis Marcoin

« Aborder un sujet qui a déjà tenté Cyrano, Swift, Edgar Poë, Jules Verne et beaucoup d'autres, est chose hardie. Ceux-là me jettent la première pierre, que le problème n'a jamais fait rêver par les nuits claires d'août. » A.L.

Vers la fin du XIX^e siècle, une inspiration déjà ancienne, la conquête du monde, semble se redéployer avec une vigueur sans pareille dans la littérature de jeunesse. Allant toujours plus loin, l'explorateur progresse dans le temps comme dans l'espace, mais régresse tout autant, avec plusieurs motifs qui se prêtent à toutes les variations et à toutes les combinaisons possibles : la conquête de l'espace et des pôles, la remontée vers les sources du Nil, se conjuguent avec la recherche de la mystérieuse Atlantide, les retrouvailles avec l'Égypte ancienne, tout en rencontrant les derniers avatars de la robinsonnade.

A lui seul Jules Verne paraît de taille à cartographier tous ces univers, à inventorier tous ces périple, réunis par son éditeur sous un titre unique, *Voyages extraordinaires*. Mais ce vaste ensemble, Hetzel le situe dans un monde encore plus large, constitué d'autres univers d'étendues diverses, assez réduite comme celle des *Voyages involontaires* de Lucien Biart, (*La Frontière indienne*,

Monsieur Pinson, *Le Secret de José, Lucie*), considérable comme celle des *Aventures de terre et de mer* et des *Aventures de chasse et de voyage* de Mayne Reid. Quant à la série, *La Vie de collègue dans tous les pays*, fort bien reçue à son époque, elle est d'une autre inspiration, même si elle complète assez bien cette espèce de géographie éditoriale dans laquelle l'auteur, André Laurie, occupe une place stratégique. N'est-il pas traducteur, aussi bien de Mayne Reid que de *L'Île au trésor* de Stevenson, et ne signe-t-il pas *L'Épave du Cynthia* avec Jules Verne, qui s'était approprié quelques-uns de ses projets précédents ? A sa façon, André Laurie tisse les divers fils qui inspirent les fictions de l'époque, avec un très intéressant *Héritier de Robinson*, (1884), ou avec *Atlantis* (1895), qui reprend le thème du continent perdu déjà évoqué dans *Vingt mille lieues sous les mers*, mais surtout illustré dès 1887 par Henry Rider Haggard, dans *She* (Elle). Ce roman ne sera traduit qu'en 1898, pour un feuilleton du journal *La Vie moderne* et

adapté pour les enfants bien plus tard, en 1952, dans la Bibliothèque verte, sous le titre *La Cité sous la montagne*. Mais Rider Haggard était connu chez Hetzel, où *Les Mines du roi Salomon* (1885) sont éditées dès 1888 dans une traduction de Th. Bentzon.

Influence ou pas, la redécouverte des civilisations antiques est dans l'air du temps. La comparaison avec Rider Haggard nous instruit cependant d'une profonde différence, Laurie ne cédant que provisoirement à l'attrait de l'ésotérisme si puissant dans l'Angleterre de cette époque¹. En aurait-il éprouvé la tentation qu'il lui fallait d'abord s'intégrer dans l'imaginaire fortement balisé d'un Hetzel, à qui appartient le nom même de l'auteur². Car André Laurie n'est en quelque sorte qu'une fiction derrière laquelle se cache Paschal Grousset, communard, évadé de la Nouvelle-Calédonie, amnistié, député de Paris en 1893 et 1898, et spécialement porté vers l'hétéronymie puisqu'il signe encore sous les noms de Philippe Daryl, Tiburce Moray, Dr Blaisius ou Leopold Virey. Propriété de l'éditeur et personnage quasiment vernien, André Laurie ne cesse de redistribuer les cartes d'un vaste récit où sa personnalité trouve à s'exprimer dans les interstices ou les croisements opérés sur des inspirations diverses.

Aller dans la lune

Prenons la conquête de la lune. Verne a imaginé une manière de s'y prendre qui aujourd'hui paraît prophétique. Après *Autour de la lune*, comment s'affronter à une question qui semble avoir reçu sa réponse définitive ? Comme s'il s'agissait de répondre à un « challenge », à un de ces

paris à la Philéas Fogg, André Laurie reprend le problème, et nous propose *Les Exilés de la terre*, en se réclamant d'une tradition attestée : « Aborder un sujet qui a déjà tenté Cyrano, Swift, Edgar Poë, Jules Verne et beaucoup d'autres, est chose hardie. Ceux-là me jettent la première pierre, que le problème n'a jamais fait rêver par les nuits claires d'août », écrit-il en exergue.

Aller dans la lune, tel est donc le projet des héros de ce roman divisé en deux parties, « Le Nain de Rhadamèh » et « Les Naufragés de l'espace ». Peut-on encore parler d'une ambition nouvelle ? On ne saurait oublier Jules Verne : « - Mais je croyais qu'on l'avait tenté en Amérique, à l'aide d'un prodigieux canon et d'un obus-canon, objecta Peter Gryphins ».

Oui, mais cette entreprise « est restée unique en son genre, précisément parce qu'elle reposait sur des moyens exceptionnels et difficiles à reproduire (...) Il s'agit de conquérir positivement la lune - j'entends ouvrir des communications directes et définitives avec elle, de pouvoir s'y rendre et en revenir à volonté ».

En fait ce projet n'est d'abord qu'une vaste tromperie destinée à recueillir l'argent d'actionnaires crédules. Laurie commence donc par rendre suspect ce type d'initiative dont le caractère insensé fait toute la séduction : « des journaux graves et qui n'auraient jamais donné dix lignes gratuites à l'annonce d'une honnête compagnie de pavage, consacrèrent plusieurs colonnes à l'examen du prospectus de la « Selene-Company », qui chatouillait au plus haut point la vanité coloniale ».

Le discours prudhommesque farci de chiffres et de mesures trahit la part de bêtise

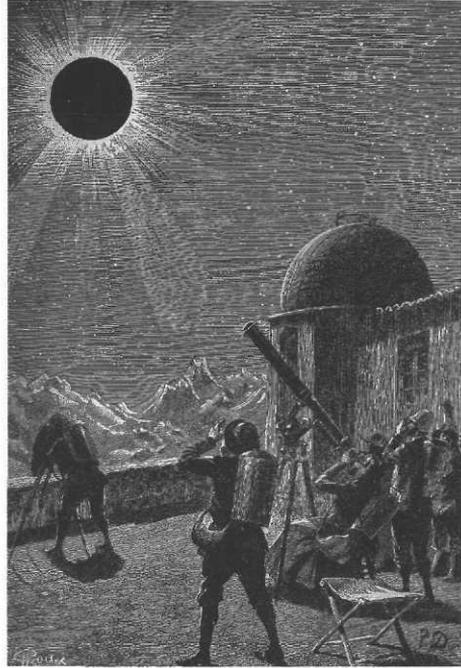
(1) Cf. les notices de Francis Lacassin dans *Elle-qui-doit-être-obéie*, Bouquins Laffont, et Jean Perrot, « Bram Stoker, Rudyard Kipling, Oscar Wilde et la Franc-Maçonnerie lyrique de l'enfant divin », *Revue des Sciences Humaines*, n°225, Lille, 1992 (Cf. Note de lecture dans ce numéro.)

(2) Cf. Xavier Noël, « Hetzel et André Laurie », in : *P.J. Hetzel un éditeur et son siècle*, sous la direction de Christian Robin, ACL édition, 44230 Saint-Sébastien, 1988.

inhérente à une confiance aveugle dans le progrès. L'argumentation de Costérius Wagner, - homme remarquable par son accent tudesque -, se déploie entre le charlatanisme du marquis de La Galoche des *Aventures de Jean-Paul Choppart* et la suffisance du Homais de *Madame Bovary*. Il suffirait « de construire un tunnel aérien tubulaire, assujéti au sol d'une manière suffisante, et s'allongeant verticalement à la rencontre de la lune, sur la longueur voulue ».

C'est la tour de Babel, fait remarquer Norbert Mauny, un français, docteur ès sciences, astronome adjoint à l'Observatoire de Paris, et qui se charge de démontrer le caractère impraticable du projet. Ce faisant, c'est un exposé rapide et bien enlevé, permettant de faire le point sur quelques connaissances d'astronomie, que justifient ici les nécessités de l'intrigue. Mais le propos de Norbert Mauny, loin de tendre à la dissolution de la Selene-Company, va la conforter avec une nouvelle proposition, présentée comme raisonnable sur la foi de calculs mathématiques aussi savants que fous (du moins, pour nous lecteurs).

En effet il ne s'agit plus d'aller vers la lune, mais de la faire venir à nous. Inversion du problème, géniale sur le plan romanesque, puisque renouvelant toutes les données, elle justifie cette incursion sur le territoire vernien. Il ne s'agit plus de construire un engin, mais de produire une aimantation d'une puissance énorme, propre à attirer la Lune. Tout le raisonnement repose donc sur le magnétisme, « lien mystérieux qui relie tous les mondes » ; ainsi la terre est « un aimant gigantesque d'une puissance égale à 8,464 trillions de barres de fer doux pesant chacune une livre et aimantées à saturation ». Il suffit d'augmenter cette puissance avec une montagne artificielle de pyrite de fer, qu'on édifiera au Soudan, sur le plateau de Tehbali. Pour ce faire, Norbert Mauny recueille la chaleur solaire et invente des



Les Exilés de la terre, ill. G. Roux, Hetzel

accumulateurs électriques. C'est donc un immense chantier en plein désert, qu'il dirige de toute son intelligence et de sa force de caractère.

Ce chantier est aussi une vraie colonie, une île, ou « un château-fort sans étages, construit de plain-pied en pyrites magnétiques », ou encore « un navire de haut bord ». Quelque chose, en plus perfectionné, comme le fortin assiégé que l'on trouve à l'envi dans les romans de Fenimore Cooper ou de Mayne Reid. Armes, provisions, citernes contenant vingt millions de litres d'eau, et même la chaleur solaire recueillie par des accumulateurs électriques, permettent la plus parfaite autonomie, rendue nécessaire moins par les rigueurs du désert que par l'hostilité des populations indigènes. Les travaux se déroulent sur fond de révolte, avec la progression des rebelles du Mahdi, la mort à Khartoum du général Gordon, dont

Laurie avait d'ailleurs publié des *Lettres*. Un monde inquiétant mais fascinant par sa bigarrure. Un héros « savant et romanesque à l'occasion », qui, découvrant une étoile, lui donne le nom d'une jeune fille, laquelle sera un moment enlevée par un nain doué de pouvoirs étranges.

Autre face du « magnétisme », plus proche de l'ésotérisme, lui-même attaché à l'inspiration égyptienne, qui se mêle donc à l'entreprise la plus futuriste. Justement cette jeune fille ne se retrouve-t-elle pas dans un « hypogée de la plus belle époque égyptienne » avant d'être délivrée ? Mais si Laurie attribue au nain Rhadamèh des pouvoirs surnaturels un peu comparables à ceux d'Aiesha dans *She*, il affecte assez vite de les mettre en doute et de faire du « prince des ténèbres » une sorte de prestidigitateur digne du boulevard des Capucines. Laurie joue avec ces mystères, laissant toujours revenir le doute, l'esprit cartésien bien français dont il se targue par un nationalisme affirmé.

En même temps il constate la force des convictions religieuses, de la foi musulmane qui entraîne les arabes et les noirs contre les étrangers et leur projet impie. Passant d'un thème à l'autre, il se montre assez bon analyste politique tout en permettant à ses héros d'arriver à leurs fins : au milieu de l'hostilité montante, le travail continue et le pic de Tehbali, énorme roc de sulfure de fer, est enfin isolé du globe terrestre par une couche de verre. Il reste à saturer d'électricité ce colossal aimant et nous vivons en parallèle le mouvement d'enveloppement du pic par les troupes du Mahdi et les derniers préparatifs de l'expérience... qui réussit. La lune se rapproche, mais à cause de la manœuvre d'un serviteur stupide, une sorte de cataclysme se produit au moment du contact, et la première partie se termine sur la perte de conscience de tous les membres de la petite colonie.



Les Exilés de la terre, ill. G. Roux, Hetzel

Des héros lunatiques

Lesquels, dans la deuxième partie, découvrent qu'ils sont sur la lune, mais dans leur laboratoire, la montagne de Tehbali tout entière ayant été enlevée puis projetée sur le sol lunaire. La lune, à nouveau séparée de la terre maintenant que le circuit d'aimantation est coupé. Le rapprochement en sens inverse ne pouvant se faire avant la fin de la nuit lunaire de quatorze fois vingt-quatre heures, c'est le problème de la survie qui se pose, mais sans que Laurie y insiste beaucoup, comme s'il traitait la question avec désinvolture, ne cherchant pas à approfondir le thème. De même, si le séjour sélénique suppose quelques observations géologiques et géographiques, on s'attarde davantage sur les effets curieux de l'apesanteur. Il y a une sorte de légèreté, d'ivresse, qui rend effectivement les personnages « lunatiques », comme le dit Sir Bucephalus voyant Norbert Mauny « franchir d'un saut des obstacles énormes, balancer des poids qui semblaient colossaux, puis revenir à lui et le prendre, non pas à bras-le-corps, mais entre ses deux mains, comme il aurait fait d'une poupée, le bercer, le jeter en l'air et le rattraper à la manière d'une balle ». C'est une sorte d'extraordinaire escapade au cours de

laquelle même une frêle jeune fille peut déplacer sans effort des roches de cent kilos...

Et puis, l'espèce de résurrection du nain Rhadamèh, que l'on croyait mort et qui n'était qu'en état de catalepsie depuis six mois, nous détourne de préoccupations simplement scientifiques. Au travers du récit de ce personnage, qui se souvient d'avoir été nommé Charles dans sa toute petite enfance avant d'être enlevé par des forains, on renoue avec le thème du rapt et même de la déformation des corps à la manière des comrachicos de *L'Homme qui rit* : « quand je me réveillai, raconte ce « nain artificiel », j'étais dans une de ces maisons roulantes qui m'avaient tant émerveillé »... A la différence du roman de Mme de Stolz qui porte ce beau titre de *Maison roulante*, le petit Charles ne retrouvera jamais sa famille, trouvant une amère consolation dans un savoir immense nourri aux secrets d'autres civilisations.

Il n'est pas le seul sujet qui s'offre à l'étonnement des exilés, puisque ceux-ci découvriront sur la lune un édifice encore supérieur aux travaux pharaoniques, et même un papyrus dont les signes forment un rébus idéologique à la manière des égyptiens. Mais ce document ne suffira pas à attester de la

réalité de leur aventure quand, de retour sur terre, ces « bohémiens de l'espace » ne rencontrent que l'incrédulité. Des tempêtes et des nuages prodigieux ayant obscurci le ciel à leur départ comme à leur arrivée, personne n'a vu ce rapprochement étonnant. Quant au fameux papyrus sélénite, il pourrait être éthiopien et l'on suppose que tout le groupe a été hypnotisé par le nain Rhadamèh.

Grâce à cette pirouette finale qui n'est pas sans préserver quelque doute, Laurie peut mener à terme un récit qui hésite entre le canular et le fantastique, les mathématiques et l'hommage à tous les thèmes aventureux. Le plaisir du lecteur tient sans doute dans cette complicité, cette reconnaissance, cet entremêlement de motifs qui préserve cependant la lisibilité. Tenant à maintenir les prérogatives de la raison, Laurie n'accorde pas grand chose au surnaturel, mais peut-être nous désigne-t-il plaisamment le grain de folie qui pointe dans les mathématiques lorsqu'elles poussent leurs calculs jusqu'à l'extrême limite. Ici le savoir a bien cette fonction, sortir des limites, s'exiler, et la littérature enfantine n'est pas encore, comme trop souvent aujourd'hui, le grand renfermement de l'enfance sur elle-même. ■

